Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 33

Artikel: Causerie
Autor: Mérine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-208876

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

a qui il a fait des Eternel à Dieu qui la declarer come morte au monde depui qui lui à en vouy son bon mortuere touses meprisest ses procédés nepar te que d'un cœur bien méchant ili a si long tems qui tra vallies a l'alterai sion demasantes qui lireuse au mieux ainsi puis qui la lasatisfaction qui peut derives que du moins il ne Cher che plus a me faire voir qui me tien pour une Dupe ne le coné sans que trop depui longtem aussi je veux lui laisser faire aussi longtems qui voudra quantilira ases frais peutètre qui finira je neferai ni plainte ni reproche touce qui poura me faire ne sera pas plus méprisan que ce qui me fais je sui a ta quer dun (*mot illisible*) quatre fois guarder le li depuis dimanche je ne sais pas quand jores le plaisir de te revoir jen ai f ort en vie a propos jai des compliments de lina que partis ilia dis jour paris (*mots illisibles)* digne de toi po finir de tout mon cœur te prie de me croire ta bona mie.

» Goumœns ce 23e mars 1780. »

VAINS REGRETS

Il y eut dans le monde, depuis sa création, une période heureuse, paraît-il, celle qui s'écoula de 1800 à 1850 ou 60. Politiquement et confessionnellement, elle eut sa part de luttes, de troubles et de révolutions; mais qu'importe, à part celà, tout allait bien alors. Les hommes étaient bons, les goûts simples, les mœurs honnêtes, sans excès d'austérité, on vivait de peu et ce peu ne vous coûtait presque rien. C'est la période dont certains aujourd'hui disent, avec des larmes dans la voix et en poussant de gros soupirs de regrets : « C'était le bon vieux temps ! »

Les survivants de ce temps-là sont présentement des personnes âgées, fort respectables d'ailleurs, mais qui n'ont pu s'accoutumer aisément aux changements immenses survenus dès lors dans le monde et dus, pour une part, à l'évolution plus rapide des idées, pour une autre part, plus grande, aux progrès extraordinaires de la science et à leurs applications pratiques.

De là, les éternels regrets, les sempiternels soupirs que provoque, chez ces personnes, la disparition de ce « bon vieux temps ! ».

Mais il y a cent à parier contre un que les hommes qui vécurent alors ne se doutèrent nullement qu'ils avaient un privilège extraordinaire et que leur époque valait mieux que celles qui la précédèrent, mieux surtout, paraît-il, que celles qui la devaient suivre. Ils ignorèrent et même, peut-être, méconnurent leur bonheur.

Gage qu'alors déjà, les agriculteurs trouvaient la terre bien basse, les casseurs de pierre, les pierres bien dures, les couvreurs, les toits bien hauts, les intellectuels, l'esprit bien rare et tous, les jaunets bien maigres dans les goussets. Gage que l'opinion générale, en tout pareille à celle d'aujourd'hui, était que ce monde est une vallée de larmes et que le pauvre pain quotidien qui nous assure une existence à laquelle nous tenons fort, en dépit de ses vicissitudes, est bien pénible à gagner.

Mais le temps a passé; il a estompé tout ce que le présent a de trop vif, de trop précis, de trop impérieux, de trop aigu et qui en écarte la poésie. Le temps est un magicien qui donne à tout ce qu'il recouvre de son voile inévitable un charme particulier. Le « bon vieux temps » a bénéficié de ce charme.

Les hommes et les choses qui ont précédé l'époque en question étaient trop différents de nous pour que nous ayons l'idée de tenter une comparaison ; d'ailleurs, ils appartiennent à l'histoire ; ils sont classés. Mais le « bon vieux temps », ce n'est en quelque sorte que le premier acte de la pièce dont nous jouons le deuxième, peut-être même déjà le troisième acte ; il participe un peu de notre vie, encore que l'action se soit singulièrement corsée, que les événements se soient extraordinairement précipités. Et voilà pourquoi nous en parlons encore si souvent, pourquoi nous établissons des parallèles, qui sont sans doute intéressants, mais qui n'ont pas toujours pour eux la logique.

En général, ces comparaisons ne portent que sur un point spécial. Nous oublions de faire la part de tout ce qui a pu modifier ce point et qui était dans l'ordre naturel de l'évolution des idées et des choses.

Comment donc, nos arrière-grand-pères, qui n'avaient ni les chemins de fer, ni le télégraphe ni le téléphone, ni les applications multiples de l'électricité, ni les dirigeables, ni les aéroplanes, ni le radium, ni les rayons X, ni mille autres choses encore, auraient-ils eu de l'existence terrestre même idée que nous? Ou comment, en dépit de tout ce que nous venons d'énumérer, alors que tout a changé autour de nous, pourrions-nous vivre la même vie qu'eux ? C'est bien une impossibilité.

Maintenant, nos arrière-grand-pères étaient-ils plus ou moins heureux que nous ? C'est une question d'appréciation de laquelle on risquerait fort de discuter longtemps sans chance d'aboutir.

Vivons notre temps, en somme ; et s'il ne nous suffit pas, si nous voulons regarder en dehors de lui, que ce soit en avant, du côté de l'avenir vers lequel nous emporte la destinée. La nature ne nous a pas fait les yeux derrière la tête.

IL Y A 42 ANS

Nous avons reçu la lettre que voici. Nous remercions bien sincèrement le signataire de son aimable attention.

« Bex, le 12 août 1912.

» A la rédaction du *Conteur vaudois*,
Lausanne.

» Monsieur le Rédacteur,

» Je vous envoie, si cela peut vous intéresser, quelques vers écrits au crayon par un interné français, en 1871, sur la porte d'une petite chambre — sans doute la sienne — de l'immeuble abritant le café des « Mille colonnes », à Lavey-les-Bains. Cette inscription est encore très lisible, puisque je l'ai relevée il y a quelques jours seulement. La propriétaire de l'immeuble en garantit l'authenticité.

» En voici la copie *textuelle*.

» Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur, mes cordiales salutations.

» Dupraz, instituteur. »

* * *

France.

Paul Vie, de Narbonne (Aude). Sergent du 33e régiment de marche, 24e division, 2e brigade. Armée de Bourbaki. Passé en Suisse le 1er fév. 1871.

O France bien-aimée
Tu sera mes amours
Ajourd'hui condamnée
Serai-ce pour toujours
La Prusse a violé tes droits.
La vengeance un jour viendra avec effroi
Jeter les plus vives alarmes
Résusciter la valeur de tes armes,
Et l'œil attentif et au guet
Nous lapiderons le Monsieur Badinguet.

De la France, Suisse, tu es la digne sœur
Et de doux souvenirs j'emporte dans mon cœur
Tu es vive espérance et digne liberté
Nous nous souviendrons de ton hospitalité
Ici nous ne pensons qu'à la douce espérance
De te serrer la main et de revoir la France.

LOU GRAN BRÉ

Lou Fierrô étai on rudo vegnolan, n'ein avai min à li à Mordze po racllià, po fochérâ, po lévâ, po attatzî, po reterça, po esserbâ, et po veneindzi ; l'iré adé lou premî e lou derrâ à l'ovradzo, mâ pâ àla trabllia. Lé po cein que l'ire chet coum'on pacé. L'avai on dêfâu et on grôs, quand fau travallî po lé z'autré ; l'iré fierreau qu'on diabllio et lé po cein qu'on l'appelavé *Fierrô* tot court. Llie fasâi adan, avoué sa maisonnaïe, lé vegné aô papa Mouret, on bon vîllhe que cougnessaî diéro le pîcé dé cein batze valliâvan, et, po martchandâ, n'ein avai mein cô l'hï, assebin quand falliâ régllià avoué Fierrô sé tzecagnîvé adé po lou prix de la paille dé léve aô bin po lé provignûré. Lou derrâi iadzo que l'on régllià, sé san gaillâ remaôfâ, et en fin d'aô conto, mon Fierrô fâ aô père Mouret. Eh bin, mein fotto pâ mâû, pu que lé dinsé, que vo si été jamé contein vo paôdé vo tzertzi on aôtré vegnolan po l'an que vin, vu praô trovâ dé l'ovradzo. Lou père Mouret que regrettavé dza Fierrô, lei fâ dincé : « Hem, hem, fêdé atteinchon Fierrô, pertot lé melions san dûs, et pu, vo sédé praô, *ié lou bré long à Mordzé*, vo porrâ petitré vo repeintré dé cein que vo fîté ora. »

— *Tant mî po vo*, Monsu Mouret, *se vo z'ai lo bré on bocon grand, vo porrâi vo panâ avoué lou caôdé !!!* L. My.

CAUSERIE

Tous, nous avons une aimable compagne, sœur, fille ou fiancée, abonnée à un ou à plusieurs des nombreux journaux de modes qui paraissent au jour d'aujourd'hui sous la calotte des cieux.

On trouve, même pour le sexe dit laid, des choses amusantes, sinon intéressantes, à glaner dans ces périodiques féministes ou mieux *féminiministes*. L'on y rencontre surtout des articles concernant la mode ou les modes, la manière de se vêtir et une chronique de l'élégance. On y savoure des menus et des recettes de cuisine, lesquels côtoient des rébus, des charades et des romans plus ou moins palpitants. Mais il y a surtout une rubrique amusante, consacrée à des *questions*, que les abonnées posent à la rédaction du journal et à ses lectrices et les *réponses* de celles-ci aux gentilles questionneuses.

Ces demandes de renseignements sont généralement signées des noms les plus gracieux, les plus suaves tels que : *Fleurette*, *Speranza*, *Bruyère des Ardennes*, *Chiffonnette*, etc. A tous ces jolis pseudonymes ne correspondent pas toujours des questions aussi poétiques. Jugez plutôt :

Voici *Zabé* qui « serait reconnaissante à l'aimable lectrice qui lui donnerait des noms de poètes chantant l'amour. » Ici la demande est gentille, mais plus loin, *Margot* voudrait « une recette pour détruire les poux des poules et les cafards. » *Pervenche* demande « si le vinaigre fait maigrir », la rédaction répond : « oui, car il détraquera votre estomac et vous ne pourrez plus manger, alors vous maigrirez. » Cette réponse est à mon avis, sage et bonne ; mais que dites-vous de celle-ci, plutôt verte : A une *Comtoise* qui ne demande rien moins qu'un... mari le journal riposte : « Si nous nous plaisons à solutionner les questions que l'on nous pose, c'est gravement nous offenser que de prendre cette rubrique pour une agence interlope en nous priant de vous procurer un *protecteur jeune ou vieux, mais riche*, j'aime mieux croire pour vous, que votre lettre constitue une facétie du plus mauvais goût. »

Attrape-ça, ma pauvre *Comtoise !*

Si cette petite revue vous amuse, poursuivons notre exploration jusque là si heureusement commencée. *Une petite fille d'un contemporain de Napoléon* Ier, serait désireuse « d'avoir un résumé du testament de Napoléon. » Dans un autre ordre d'idées ; si un abonné du *Conteur* connaissait « le moyen d'apprendre seul le grec antique et la langue anglaise », il comblerait d'aise *Lucinde de B.*, rue Pergolèse, 1[illegible] Paris. Savourez cette réponse à une *Veuve*

joyeuse : « mais oui, ne laissez pas échapper l'occasion de passer une bonne soirée très gaie et très convenable. »

L'hygiène et la toilette sont fortement mises à contribution dans ces demandes : *Bichette* a des points noirs sur le nez qu'elle voudrait voir disparaître. » *Curieuse* ne sait que faire « pour atténuer un appétit terrible, réellement maladif. » Une fiancée souffre « de cette infirmité dénommée oignon, grosseur sur le côté du pied, à la base du gros orteil. »

Pour ne pas abuser de l'hospitalité du *Conteur*, terminons avec cette dernière... supplication de *Niniche*, à laquelle nous souhaitons une réconfortante réponse : « J'ai des seins bien mous et pendants, je supplie une aimable lectrice de me donner une recette pour les affermir. » Pauvre *Niniche !*

Après celle-là, tirons le rideau et notre révérence au lecteur !

MÉRINE

FRANÇAIS CONFÉDÉRAL

L'autorité d'une commune viticole a reçu la lettre suivante d'une maison de vins en gros de la Suisse allemande. Nous taisons les noms des personnes et des lieux.

« Nous sommes obligés de nouveau a vous » réclamé les Ettiquettes pour le vin 1911 du » Domaines de la cave ***, parsque nos Hôte- » liers nous demande constamment, ils veulent » vendre le vin pendant cette Saisons et non à » l'hiver.

» Vous devez bien comprendre celà nous » cause des ennuyes.

» Nous attendons sûrement une réponse par » courrier tournante, s. v. p. »

* * *

Autre correspondance de même acabit, adressée à l'autorité d'une autre commune viticole.

« L'orage mêlé de grêle d'hier soir était si » surprenant qu'intensiv. Les stationd de fusées » paragrèle aient tiré de suite des fusées para- » grèle. Les résultats étainent bien frappant et » satisfaisants, et montraient de nouveau que » le tir contre le grèle avec les fusées paragrèle » de la maison *** est treçs à récommander. » L'orage était très fort sur la ville et se conti- » nuait vite contre *** où on tirait des fusées » paragrèle. Les résultats, comme déjà dit satis- » faisants et à *** n'avait point de dégâts. »

FEUILLETON

Au service de Naples

PAR AUGUSTE MEYLAN

I

Ceux qui n'ont pas vu le royaume de Naples pendant le règne du roi Ferdinand ne peuvent se faire une idée du prestige qui entourait ce prince. Quand il passait dans les fertiles campagnes de la « Terre de Labour », ou de la Calabre, le peuple en foule se pressait sur son passage, l'acclamant comme un dieu. Le piqueur passait-il au galop, tout le monde se découvrait ; les joyeux « evviva » des femmes et des jeunes filles se mêlaient aux cris des laboureurs calabrais. Les enfants lançaient sur le passage de la voiture la grosse fleur rouge du cactus ou les odoriférantes branches de « l'aranta ». La voiture passait soulevant sous ses roues d'épais nuages de poussière. Les enfants royaux saluaient de la main, la reine jetait souvent de brillantes pièces de deux carlins, que les enfants se disputaient. Les syndics et les maires couraient à la cure. La garde urbaine se rassemblait pour féliciter le souverain bien-aimé. Mais souvent la voiture royale ne s'arrêtait qu'à Capoue ou à Caserte, et le roi ne se sentait à l'aise qu'au milieu de ses généraux, parmi lesquels il y avait bien des Suisses, qui avaient abandonné l'habit rouge au col d'or pour la tunique bleue et les épaulettes d'argent.

Tel était l'état des choses à Naples ; c'est que, dans ce temps-là (1857), la vie matérielle était d'une simplicité primitive ; le pain blanc se vendait quatre sous le rottoli (les deux livres), et la viande sept sous. Les impôts étaient presque nuls, comparés à ceux octroyés par l'unité italienne.

Tout le monde était content, sauf cependant les révolutionnaires et les esprits avancés, qui voyaient avec chagrin le clergé avoir en tout et partout la haute main, et l'armée jouir de mille privilèges, comme par exemple rudoyer sans raison les gens paisibles qui passent dans la rue, et qui oublient de faire place au soldat ; encore si ces soldats avaient été des vainqueurs ou des guerriers romains ; mais non, c'étaient des piliers d'église, qui avaient entendu bien plus souvent les litanies de l'autel que les fanfares guerrières et le bruit de la canonnade ennemie.

Malgré cela, le peuple, ce bon peuple ignorant, qui, en politique, ne connaît que le prix du pain, chantait et dansait. Quand la nuit venait, cette belle nuit étoilée, quand la brise de la mer soufflait en ridant la surface phosphorescente de ce beau golfe de Naples, alors les gais Napolitains couraient les rues, plaisantant les jeunes filles qui reviennent par troupes de l'ouvrage, les pieds chaussés de sabots pointus avec une seule langue de cuir dans le bout, leurs robes courtes devant, traînantes derrière ; il me semble les voir encore ces pimpantes brunettes, que leurs poétiques parents ont baptisées de noms si expressifs : « Annarella », Carminella », « Mariucce », « Annunciata ».

Les unes avaient, de leurs doigts fins et roses, cousu tout le jour les grosses voiles des barques de Sorrente ; d'autres avaient piqué les bottines mignonnes de satin blanc, bleu ou rose, des « popolane ». Souvent l'une d'elles quittant ses compagnes s'acheminait pensive vers la place du Château, où les écrivains publics, par vingtaines, établissaient leurs petits pupitres.

Pourquoi donc le sort a-t-il refusé un peu d'instruction à ces charmantes créatures, qui ne savent que rire et chanter ?

Combien ces tables d'écrivains publics étaient expressives, quel témoignage peu flatteur de l'instruction dirigée par tous les frères de la chrétienté, et quelle honte pour tous ces gens, qui trouvent plus commode de prier et de mendier plutôt que de travailler !

Dans les rues, le long du port, les marchands de toutes sortes criaient à qui mieux mieux, les uns les macaronis à la sauce dorée, d'autres les peperoni qui frisollent dans l'huile d'olive. « Allons, signorina, c'est pour rien ; un pareil plat pour trois sous, il faudrait bien n'avoir pas un sou dans sa poche pour refuser pareille « galanterie » à trois sous ! » « Et vous, belle Congeda, voyons ces accinghe dans ce pain blanc, ça ne vous tente pas ? » Et les petits commis qui sortent de leurs boutiques en souliers vernis, toujours le même éternel cigare à la bouche, s'approchaient des poêles et des cuisines établis en plein vent, soupaient pour trois sous et couraient à la Villa-Reale étaler leurs bottes vernies et leurs cigares de sept centimes. Les popolane, qui se promènent bras dessus bras dessous, s'approchaient des marchands qui leur débitaient mille galants propos. « Come sei bella, carina ? » (Comme tu es belle, ma mignonne).

En voyant tout cela je ne pouvais m'empêcher de penser à nos bonnes tables servies avec tant de confort, à ces bonnes soupes succulentes, à la grande nappe de famille, aux liens de serviette brodés, à la modeste faïence, bien blanche et bien propre.

Sur les batteries et dans les forts, les sentinelles s'appelaient mutuellement à la vigilance ; j'entends encore leurs voix mélancoliques se répercutant dans la nuit : « Sentinella, alerta », criaient les Napolitains, et nous répondions : « Schildwach pass auf » Sentinelle fais attention ! Puis la sentinelle devant les armes entr'ouvrait la porte du corps de garde et criait bien fort : « Rien de nouveau » ; tout le monde se rendormait.

Dans les cantines, et de maison en maison, allaient et venaient les prêtres quêteurs, un grand panier au bras, une petite boîte à la main ; sur la boîte était l'image grossière d'un saint, que le frère présentait à baiser. Le dévot déposait, au profit du quêteur, une obole dans la boîte, et le frère s'en allait en bénissant la cuisine, les plats, les assiettes, les chaudrons ; il bénissait tout, le brave homme. Bienheureux pays, où les serviteurs de la religion ont toujours eu l'air d'être les satellites de l'Etre suprême.

Sur la mer, le soir, les pêcheurs lançaient leurs filets grossiers, qu'ils retiraient en chantant leur villanelle. Des dorades aux écailles dorées et rougeâtres, la « boga » au bec de bécasse, la « mula », aux couleurs métalliques se débattaient dans le fond du bateau ; alors le pêcheur allumait sa torche de résine et éclairait tout sur son passage, lançant son trident sur le gros poisson qu'attire la lumière.

Naples, près des portes Capoue et Foria, avait un tout autre aspect. Les jours de marché arrivaient de bien loin les habitants de la campagne. Les uns sur leurs chariots attelés de deux grands bœufs aux cornes immenses, d'autres dans leurs corricoli rapides, que traîne, couvert d'écume, un petit cheval aux membres souples et nerveux. La fille de la maison a orné sa tête d'une touffe de plumes de faisan, attachées à un gros ruban rouge. Dans le char, la « padrona » est assise à côté d'un gros père capucin à la robe défraîchie, figure réjouie ; c'est ordinairement le père Séraphin, confesseur de la padrona.

Les enfants sont dans un filet sous le char ; derrière et debout, comme dans les anciens chars romains, le « padrone » conduit ; à côté de lui est assise sa fille aînée, les oreilles ornées d'immenses boucles et coiffée d'un foulard rouge ou jaune qui cache à peine d'épaisses nattes de cheveux plus noirs que le jais.

Les jardiniers, juchés sur leurs ânes déjà surchargés, les corricoli, les cavaliers, les diligences de la province, tout cela se heurte et se presse pour passer ; alors les chevaux se cabrent, les conducteurs crient, les ânes renversent, sur les grandes dalles, les lourds paniers de tomates, de « cucuzelle » (citrouilles), et le factionnaire, grand grenadier suisse, jure et se fâche pour rétablir l'ordre.

Telle était la situation de cette bonne ville de Naples, lorsqu'entra dans le port, au milieu des paquebots de toutes les nations, le grand vapeur de l'Etat *Vesuvio*, ayant à son bord 42 recrues suisses pour le service de sa majesté Ferdinand II. Qu'on se figure cette troupe de gens vêtus de blouses bleues, d'habits défraîchis, tachés par le goudron des bateaux. Je crois voir encore ces têtes blondes, ces enfants étonnés, ahuris, qui venaient de traverser, presque à pied, toute l'Italie, les duchés, le Tyrol allemand et italien, Mantoue et ses glacis, ses forts et ses remparts, couchant la nuit dans les casernes des Croates et des tirailleurs tyroliens, laissant partout une bribe de leur défroque, et n'apportant au régiment que leur mince bagage, leur gamelle et une pipe.

C'était le 4 août 1857, les cloches sonnaient à pleine volée le réveil de la nature, appelant les fidèles dans ces multitudes d'églises aux dômes de toutes les couleurs. Parfois un carillon rappelait, à s'y méprendre, les cloches de notre ville, et je voyais défiler devant mes yeux tout un cortège de souvenirs. Je voyais le grand lac et ses rives, les promenades ombreuses, les montagnes bleues. J'entendais le chant de nos ateliers, je voyais le soleil se coucher derrière les chaînes du Jura, inondant de ses derniers rayons cette nature si belle, si belle qu'elle n'a pas sa pareille ; alors un regret immense me prenait au cœur, de grosses larmes roulaient dans mes yeux, et les paysannes nous regardaient en disant : « Poverino, cosa viene fare qui ? » (Pauvre petit, que vient-il faire ici ?).

(*A suivre.*)

Pauvres sauvages. — Mme D*** qui lit une relation de voyage, demande à son mari :

— Mais, dis-moi, comment les sauvages peuvent-ils faire pour savoir l'heure, eux qui n'ont ni montre, ni horloge.

— Eh ! tu es simple, ma chère amie ; mais c'est bien simple, ils comptent sur leurs doigts.

Il faut bien. — Le marquis d'Argenson disait : « Tout le monde croit qu'il est difficile de mourir. Je le crois comme les autres. Cependant je vois que quand on en est là chacun s'en tire. »

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO